

Puis, il approcha vivement de la porte, et essaya de l'ouvrir. Elle était barrée en dehors ! Tous ses efforts furent inutiles. Il n'y avait plus le moindre doute à avoir ; c'est à sa vie que les misérables en voulaient.

— Allons, la trame a été bien ourtie, se dit-il, en arpentant l'appartement avec agitation. Je vois tout maintenant ! C'est cet infernal Italien, Matteo le borgne, qui, durant mon absence de Pécurie a empoisonné mon cheval !

Il s'arrêta et se frappa le front avec la main.

— Faut-il que j'aie été fou, reprit-il de ne pas continuer ma route à pied ; mais ils ne m'auraient pas laissé faire.

Et, avec un geste de désespoir, il se jeta sur un grand fauteuil placé près de la cheminée, et se couvrit la figure avec ses mains. Cette inaction ne dura que quelques minutes. Il n'était pas de ceux qui désespèrent aisément. Il était brave et jeune, et quand la jeunesse se combine avec le courage, il y a toujours de l'espoir.

Il bondit sur ses pieds.

— S'imaginent-ils donc que je vais me laisser égorger comme un lièvre pris dans un piège ? Non, non ! Ils me tiennent, c'est vrai, mais je vendrai cher ma vie.

Puis il pensa à Emma Keradec, à Emma en péril, qui l'appela à son secours.

Ses yeux se fixèrent sur une porte située près de la tête du lit. La clef était dans la serrure. Il la tourna, et se trouva dans un petit cabinet.

Il était complètement sans meubles et sans issue.

Il était éclairé par une petite fenêtre, mais les vitres en étaient tombées, et le vent passait par l'ouverture en lui-ànt entendre un murmure triste et lugubre.

Lorsque Georges ouvrit la porte, une bouffée de vent éteignit la lumière.

Il revint dans la chambre à coucher, posa le chandelier sur une table, mais sans rallumer la bougie, et puis retourna dans le cabinet.

La fenêtre avait vue sur les derrières du château noir.

Au-dessous était un jardin, bordé par une mare d'eau stagnante.

Cette mare était traversée par un pont, et s'étendait de l'autre côté, jusqu'à la plantation des sapins que nous avons mentionnée dans le chapitre précédent.

Soudainement deux formes humaines se détachèrent de l'ombre du bois, et s'approchèrent du pont.

Au bout de quelques secondes, elles furent suivies par d'autres, qui toutes vinrent se grouper près de la mare.

Georges compta dix hommes en tout.

Un seul apparut dans le jardin immédiatement au-dessous de lui.

C'était le pauvre et honnête M. Schmitt.

Il fit entendre un coup de sifflet aigu et prolongé. Les individus qui étaient près de la mare répondirent au signal en traversant le pont sans hésitation.

Ils se réunirent autour de leur maître, et, après une conversation animée, à en juger par leurs gestes, ils se glissèrent du côté du château et disparurent dans l'ombre.

Georges sentit son cœur cesser de battre.

Le moment de l'attaque était proche ; les assassins se mettaient à la bricole.

Il n'y avait donc pas de temps à perdre.

Georges rentra dans la chambre à coucher. La grandeur du péril lui avait rendu toute sa résolution. Son regard était calme, son pas assuré, et il était prêt à lutter jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Il ralluma la chandelle et examina ses pistolets.

Tous deux étaient rechargés.

Il s'expliqua alors aisément l'empressement que l'Italien avait mis à les prendre et à les purger.

Il le recharga soigneusement.

A peine avait-il fini qu'il sut, un bruit de pas dans le corridor. Ils s'arrêtèrent à la porte.

— C'est ce misérable Schmitt, pensa Georges, il vient se convaincre que je suis bien endormi.

Georges éteignit sa lumière, et se tint immobile dans l'ombre du lit.

Par le moindre bruit. Le silence était si grand qu'il entendait les pulsations de son cœur.

Les pas s'éloignèrent tout doucement.

— Ils vont revenir dans une minute, se dit Georges.

Faisant un demi-tour, de façon à faire face à la porte, mais en ayant soin, en même temps, de se tenir dans l'ombre, Georges

France, un pistolet dans chaque main, tâta dit l'approche des assassins.

Ce ne fut pas long.

Plusieurs pas s'avançaient dans le corridor, toujours avec précaution.

Une clef tourna doucement dans la serrure, mais la porte, hermétiquement fermée par les meubles que Georges avait empilés contre, refusa de s'ouvrir.

Il y eut alors une consultation en dehors. Il se fit un bruit de voix parlant bas, et puis on essaya de nouveau de pousser la porte ; mais cette fois, plus fortement que la première.

Les misérables avaient découvert que leur victime était sur ses gardes.

Il était temps dès lors de jeter le masque.

Une troisième fois ils ébranlèrent la porte, et les meubles craquèrent.

Chercher à se cacher, d'un côté comme de l'autre, était maintenant chose inutile.

— Qui est là ? demanda Georges, en feignant de s'éveiller, en sursaut.

— C'est moi, répondit le maître du château noir. J'ai un message pour vous, de la part de ceux que vous cherchez.

— Passez-le moi par-dessus la porte, répliqua Georges. D'ailleurs, je n'ouvre à personne, à une pareille heure de la nuit.

— Je voudrais vous parler en particulier.

— Ah ! vraiment pourquoi avoir amené si nombreuse compagnie ?

— Ouvrez la porte ! cria Schmitt qui vit que tout subterfuge était inutile. Ouvrez la porte, ou je la brise.

— Essayez seulement et je tire !

Il y eut une nouvelle consultation en dehors.

Georges s'approcha tout près, et entendit l'un des hommes dire :

— Ses pistolets ne lui serviront à rien, j'ai vu Matteo en ôter la charge.

— Bon, répliqua Schmitt ; c'est si peu qui sera percée, et non la nôtre. Allons, êtes-vous prêts ?

— Quand vous voudrez, répondirent plusieurs voix.

Georges recula vers le lit, et levant son pistolet, visa la porte.

— Tomberre ! voulez-vous ouvrir ? cria Schmitt.

— Non ! répondit France, avec calme.

— En ce cas, donnons de l'épaulé, mes amis, dit Schmitt, et bien ensemble.

Ils firent alors un violent effort ; plusieurs meubles roulèrent, et la porte, quoique toute en chêne, trembla sur ses gonds et s'entrebâilla.

Au même instant Georges tira par l'ouverture, et un bruit de détonation de son pistolet fut suivi par la chute d'un corps, et il entendit un gémissement.

Il y eut un moment de grande confusion, de jurements, de malédictions ; et puis on traîna quelque chose sur le plancher.

Quant à Georges, il resta droit au milieu de la chambre, le bras levé, et son second pistolet dirigé vers la porte.

Ce dernier coup tiré, toute lutte était désormais inutile, il était à la merci de ses ennemis. Mais il était déterminé à se défendre jusqu'à l'extrémité.

Tout à coup, au moment où l'on revenait près de la porte, les yeux de Georges se fixèrent sur un portrait en pied peint sur l'un des nombreux panneaux de la muraille. Ce portrait, bien conservé que les autres, représentait un grave et noble chevalier, couvert d'une armure complète. Sa visière était levée, et ses regards semblaient s'arrêter sur lui avec une expression de tristesse et de compassion.

Un autre effort contre la porte la brisa en partie ; mais les meubles résistèrent encore.

Georges tira son second.

Il fut suivi du même résultat que le premier.

Les regards du jeune homme se reportèrent alors involontairement sur le tableau, tandis que l'on recommença à battre la porte. Soudain, il tressaillit, s'en approcha vivement. Une sueur froide baigna son front, et son cœur cessa de battre.

(A continuer.)